DE L'INFLUENCE

DU SYSTÈME DE GALL

SUR

L'IDÉOLOGIE;

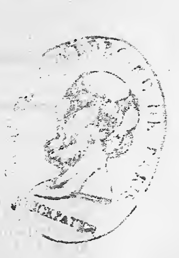
N° 64.

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 10 mars 1836, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR ALEXANDRE MÉNESTREL, de Serécourt,

Département des Vosges.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1836.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.

	MM.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. GERDY.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique générales	BROUSSAIS, Examinateur.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON, Examinateur.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER. BOUILLAUD, Président. CHOMEL, Examinateur. ROSTAN.
Clinique chirurgicale	JULES CLOQUET. .... ROUX. VELPEAU.
Clinique d'accouchemens	DUBOIS (Paul), Suppléant.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DUBOIS.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
BÉRARD (Auguste).	JOBERT.
BOUCHARDAT, Examinateur.	LAUGIER.
BOYER (Philippe).	LESUEUR, Suppléant.
BROUSSAIS (Casimir).	MÉNIÈRE.
BUSSY.	MICHON.
DALMAS.	MONOD.
DANYAU, Examinateur.	REQUIN.
DUBOIS.	ROYER-COLLARD.
FORGET.	ROBERT.
GUÉRARD.	SANSON (aîné).
GUILLOT.	VIDAL.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MANES

DE MA MÈRE.

A MON PÈRE.

Témoignage de respect et d'amour.

A. MÉNESTREL.

DE L'INFLUENCE

DU SYSTÈME DE GALL

SUR

L'IDÉOLOGIE.

L'ANTIQUITÉ, le moyen âge, les temps modernes, au milieu de leur mouvement intellectuel, se sont occupés d'un problème difficile à résoudre : l'origine des idées. En philosophie, nos systèmes actuels ne sont guère que le retentissement du bruit que firent en Grèce, il y a 2,400 ans, les sectes ionique et italique, représentées par Thalès et Pythagore, génies puissans qui s'élevèrent à la connaissance d'un être suprême, harmoniant entre elles les parties de ce vaste univers par des lois immuables et éternelles.

Toutes les époques ont eu leur travail d'intelligence, et l'esprit humain, dévoré du besoin de saisir de nouveaux rapports, marche, refait et défait, élève des systèmes sur des débris de systèmes, en tête

desquels il inscrit *vérité*, mot qu'un novateur hardi remplacera bientôt par celui d'*erreur*. C'est l'histoire de la philosophie étudiée à ses diverses phases de succession ; elle n'offre à nos méditations que deux doctrines, modifiées tour à tour, séparées et réunies : Platon et Aristote, le spiritualisme et le sensualisme. Sans doute, c'est un spectacle imposant de voir l'homme faire servir son intelligence à s'expliquer à lui-même ; mais pour une vérité qu'il découvre, combien d'erreurs! quel orgueil et quelle mauvaise foi dans toutes les sectes rivales ! Le temps, qui marche au milieu des ruines, a fait justice de ces hypothèses qui faisaient dire à Bacon que tout en philosophie est à recommencer ; aveu qui désenchante un peu du rêve de Condorcet sur la perfectibilité indéfinie. S'il est réservé à la philosophie de nous révéler la nature morale de l'homme, *Gall* est le seul qui soit entré dans la voie de l'observation.

Avant d'aller plus loin, excusons-nous d'avoir choisi un pareil sujet. Pourquoi une thèse philosophique au lieu d'une monographie ? Voici notre réponse : Toutes les connaissances qui se rapportent à l'homme sont du domaine de la médecine ; ceux qui réprouvent ces excursions sur un terrain étranger sont les premiers à proclamer que les sciences morales et politiques ne peuvent être rigoureusement déduites que d'une connaissance approfondie de l'organisme vivant. On ira plus loin, on reprochera à Rousseau, à Helvétius, à Condillac, d'avoir mal expliqué les phénomènes de l'intelligence, parce qu'ils ne prenaient point l'organisation, qu'ils ne connaissaient pas, pour point de départ. Les sciences métaphysiques ont souvent gâté la médecine. Les successeurs d'*Hippocrate* ressuscitèrent dans leur dogmatisme obscur la philosophie spéculative des Grecs ; ils expliquèrent les maladies par l'altération d'une entité appelée *pneuma*, *souffle*, *esprit* ; le mysticisme religieux des Orientaux propagea la médecine cabalistique ; mais alors la liberté et la civilisation disparurent du monde, et d'épaisses ténèbres chassèrent la lumière, qui avait jailli du siècle de Socrate et de Périclès. La médecine, au contraire, fondée sur l'anatomie, prête son appui à la philosophie ; elle l'empêche de se

jeter dans un monde conjectural, et, sans ravaler la dignité de l'homme, elle lui montre les organes comme des instrumens nécessaires à la production des actes intellectuels et moraux qui constituent l'humanité. Leur association ainsi fondée, elles réagissent tour à tour l'une sur l'autre. Galilée, Descartes, le premier appuyé sur une méthode expérimentale, l'autre retranché derrière un doute absolu, répandent sur le dix-septième siècle la clarté de leur génie, et le stahlianisme paraît; *Gall* élève un monument à la philosophie, et M. de Bonald définit l'homme : une intelligence servie par des organes. Voilà le double point de vue sous lequel l'homme doit être envisagé; il y a en lui deux natures distinctes, l'une soumise aux lois de la matière, l'autre indépendante de ces mêmes lois. C'est d'après cette donnée que les physiologistes doivent diriger leurs travaux; il faut achever ce que le génie de *Gall* a si heureusement commencé; il a porté la lumière dans les sentiers les plus obscurs de l'entendement. C'est à vérifier l'exactitude de ses recherches, plutôt qu'à ébranler son système par des subtilités et des plaisanteries, qu'on doit travailler.

Toutes les époques, avons-nous dit, ont eu leur manière de philosopher; il fut un temps où on cherchait à tout expliquer, temps d'affaiblissement, où on avait le malheur de trouver des raisons à toute chose. Aujourd'hui l'on est plus sage, on constate des faits, on les coordonne et on en forme un corps de doctrine dont le premier principe reste inconnu. Une partie de la science, selon Zénon, consiste à ignorer ce qui ne doit pas être su. On n'attend pas une définition du principe immatériel qui est en nous. Quelle est son essence? nous ne pourrions que lui assigner des caractères négatifs. Quel est son siége? nous l'ignorons. Quel est le lien qui l'unit aux organes? nous l'ignorons encore. Des esprits sévères, habitués à la rigueur des sciences naturelles, répugnèrent à admettre une abstraction; ils virent des organes, l'anatomie leur en découvrit la structure; ils s'arrêtèrent à la moitié du problème; ils ne firent point attention que la vie n'est pas la matière, qu'il y a une force qui l'anime, force qui est déjà une entité, un être de raison.

Mais quel est donc ce principe en vertu duquel Newton remue les

mondes? Quelle est cette puissance qui fait graviter tous les corps de la nature? L'attraction cessera-t-elle d'exister parce que le génie même qui l'a découverte n'a pu lui appliquer les lois de la matière? Perdra-t-elle de sa réalité parce qu'on ne connaît pas les modifications qu'elle imprime aux corps inorganiques pour les faire mouvoir dans l'espace? En bonne logique, des causes spéciales produisent des effets spéciaux, et il serait aussi faux de dire que la matière donne des produits non matériels, qu'il le serait de soutenir qu'une puissance abstraite, insaisissable, donne des produits tangibles, divisibles : deux natures dans l'homme, deux ordres de causes, deux ordres d'effets. Locke, dans son Hypothèse de la matière pensante, détruit les notions vulgaires de la corrélation des effets aux causes, et fonde deux espèces de matérialisme : dans l'un on admet que la pensée a été donnée à la matière comme l'attraction ; on personnifie en quelque sorte la pensée : c'est une force qui est indépendante de la matière et qui lui survit ; c'est du spiritualisme déguisé. Dans l'autre, on soutient que la matière a été dotée de la faculté de penser, que cette faculté lui est inhérente et qu'elle périt avec elle. Mais d'abord, pour que cette propriété ait été donnée à la matière, il faut qu'elle soit d'accord avec ce que nous en connaissons, qu'elle ne répugne pas à sa nature. Qui soutiendra, d'après cela, qu'elle n'a pu se la donner elle-même? D'où il suivra qu'il est inutile de recourir à une intervention surnaturelle pour expliquer un phénomène ordinaire ; car on n'a plus affaire qu'à une propriété générale, comme la divisibilité, par exemple. Nous n'assignons pas de bornes à la puissance infinie, mais l'univers étant donné, les lois générales qui le régissent ne peuvent être autrement. Prétendre qu'un autre système planétaire peut être substitué à celui qui préside aux phénomènes célestes, c'est se jeter dans le vague ; dire que Dieu a pu faire la matière pensante, c'est presque dire qu'il a pu faire des corps sans étendue. C'est en vain qu'on répète qu'il ne faut pas multiplier inutilement les causes : nous répondrons que c'est un besoin de l'esprit de découvrir une inconnue qui rende raison du phénomène de la pensée, et que si le spiritualisme

prend son point de départ d'un X, c'est un membre d'équation dont la valeur donne une solution satisfaisante de la pensée et conduit à la morale; tandis que le matérialisme part d'un autre signe algébrique plus inconnu encore, tranche la question sans la résoudre, et aboutit au désordre moral. D'ailleurs un principe immatériel est-il une hypothèse? ne se traduit-il par aucun signe? La pensée n'est-elle pas la manifestation de son existence? ne se révèle-t-elle pas par elle-même, toujours simple, identique? L'existence des corps nous est-elle mieux connue? Qui ne sait qu'une secte de philosophes, Berkeley à leur tête, l'a niée, et que nous ne pouvons nous en assurer que par nos sens qui sont des rapports de convenance avec les corps extérieurs?

Quand l'esprit, par des généralisations, remonte aux principes des choses, il sent à chaque pas des difficultés qui retardent sa marche; il poursuit cependant, et s'il ne parvient pas à déchirer le voile qui les couvre, il n'en fonde pas moins les sciences. La chimie existe quoiqu'elle ignore l'essence de l'affinité sur laquelle reposent ses phénomènes de composition et de décomposition : la synthèse et l'analyse. Les forces qui animent l'organisme sont-elles plus faciles à déterminer? et cependant qui oserait nier la vie? qui voudrait, dans l'état actuel de nos connaissances, lui assigner un ordre d'organes plutôt qu'un autre? Le système nerveux? tout le monde sait qu'une classe entière du règne animal manque de nerfs. La vie ne résulte pas d'un arrangement moléculaire, elle est la cause de l'organisation et non le produit; c'est une force primordiale soumettant à sa puissance formatrice toutes les parties du corps humain, existant dans le pollen des fleurs comme dans l'animal le plus compliqué.

C'en est assez pour prouver à ceux qui affectent la prétention de ne croire qu'à ce qu'ils voient, qu'ils n'ont rien simplifié, et que, pour la manifestation des phénomènes purement matériels, ils sont obligés d'avoir recours à une force qui est en dehors de la matière. Résumons-nous dans les trois propositions suivantes :

1° Il faut des forces en dehors des corps inorganiques pour expliquer les lois qui les régissent.

2° Il faut des forces distinctes de la matière pour animer les corps organiques.

3° Il faut une force spéciale pour produire des actes intellectuels et moraux.

Un ouvrage nouveau dont l'auteur a changé la face de la médecine, en lui imprimant une marche philosophique, ennemi acharné de l'ontologie, se révoltant à l'idée de l'admission d'une entité non nerveuse, essaie de prouver que tous les actes intellectuels et moraux ont pour cause l'excitation cérébrale, attaque les faits de conscience derrière lesquels les kanto-platoniciens s'étaient retranchés, et prononce par-delà l'*excitation* que tout est dans les sens et rien au-delà. Si les spiritualistes lui demandent par quel sens entre l'infini, il répond qu'aucun n'est spécialement chargé d'en donner la notion, mais le cerveau tout entier. M *Broussais* a été plus hardi que Locke, qui s'est contenté de dire que l'être qui a créé la matière a pu lui donner la puissance de penser; il affirme qu'elle pense : spectacle étrange! l'écrivain qui s'indigne à l'idée d'une abstraction admet une *entité nerveuse!* Voilà donc la question ramenée à ce point de simplification : Qu'est-ce qu'une entité nerveuse? nous l'ignorons complètement. Qu'est-ce que l'excitation cérébrale? nous savons seulement que c'est une modification du cerveau à l'occasion de laquelle nous percevons les impressions, mais non une cause de perception. Voilà de nouvelles inconnues; comment, complexes, produisent-elles l'idée simple? comment, divisibles, donnent-elles l'idée du *moi?* comment, physiques, donnent-elles cette notion, la plus métaphysique qu'il y ait : Je pense que je pense. La nature ne nous a point encore initiés à ses secrets; elle se joue des efforts que nous faisons pour les surprendre, et l'auteur cité, pas plus que ses devanciers, n'a découvert la modification de la fibre cérébrale dans la production de la pensée. Dans son système comme dans celui de Condillac et de Cabanis, il y a une sensation transformée, mais le comment de cette transformation nous échappe.

On a cru élever un monument au matérialisme en disant que les

animaux étaient au-dessous de l'homme seulement par l'imperfection de leurs organes; ce qui est vrai, non des sens, car sous ce rapport ils l'emportent sur nous, mais du cerveau, qui est moins compliqué, ce qui devait être. Les animaux, devant obéir à la volonté de l'homme, servir même à établir sa domination sur toute la nature, avaient besoin d'organes d'action plus parfaits; mais leurs masses cérébrales devaient être moins compliquées: le commandement part de l'homme, l'obéissance et la servitude leur étaient réservées. L'âme et l'automatisme des brutes ont eu d'habiles défenseurs; qu'en conclure? que la nature, en les créant, leur a donné avec la vie ce *je ne sais quoi* qui leur fait accomplir leurs destinées en engendrant les actes plus ou moins compliqués qui constituent leur existence. Leur organisation cérébrale est donc en rapport avec leur psychologie; et *Bonnet* a eu raison de dire que l'âme humaine, placée dans le cerveau de l'huître, n'y acquerrait jamais des notions de morale et de métaphysique. Il aurait pu ajouter que l'âme d'un animal, placée dans le cerveau d'un homme, n'aurait ni les mêmes sentimens, ni les mêmes perceptions. Dans la première hypothèse, les instrumens manqueraient à l'âme; et dans la seconde, l'âme manquerait aux instrumens. Les détracteurs de la dignité de l'homme et les enthousiastes de la perfection des animaux ont beau faire, le Hottentot le plus stupide l'emportera toujours sur le singe le mieux appris. Qui soutiendrait que la nature, qui leur a donné une organisation moins parfaite, n'ait pu leur donner aussi un principe d'une autre essence que celui qui est en nous? Terminons ces considérations générales en prouvant que le système de *Gall* ne conduit ni au matérialisme, ni au fatalisme.

D'abord tous les anatomistes ont reconnu que le cerveau est double, et les physiologistes ont fait concourir ses deux hémisphères à la production de la pensée. Nous ne nous arrêterons pas à prouver qu'un être immatériel et sans organes ne nous apprendrait rien du monde extérieur; qu'il ne connaîtrait que lui-même et ses affections; et que dans aucun instant de son existence éternelle le temps ne pourrait le modifier. L'étude des âges et des maladies de l'homme ne laisse

aucun doute sur les fonctions de l'encéphale. Dans l'enfance, où il n'a pas acquis tout son développement, l'intelligence est faible et bornée; c'est dans l'âge adulte au contraire que l'homme de génie étonne par ses chefs-d'œuvre; et si dans la vieillesse, confiant en ses forces, il croit encore à la sublimité de ses productions, ce n'est qu'un rêve d'amour-propre, et ses contemporains le tirent de sa douce illusion. Une maladie du cerveau trouble les idées ou les détruit totalement. Revenons à la première objection : qu'on partage un cerveau en deux parties ou en vingt-sept, qu'on en circonscrive un seul point, on n'est ni plus ni moins matérialiste; et il suffit d'admettre l'encéphale comme condition organique de la manifestation de la pensée, pour mériter le reproche qu'on adresse aux organologistes. La matière est impuissante à nous donner des idées, et dans la doctrine de *Gall*, plus que dans toute autre, il faut admettre un principe immatériel; il ne donne à aucune de ses vingt-sept facultés primitives la suprématie sur les autres; aucune d'elles n'est chargée de la coordonation de leurs produits communs, en sorte que toutes percevraient tour à tour, sans se rapporter à un but unique, sans association; il faudrait donc une faculté centrale qui reçût les impressions perçues par les autres, qui établît entre elles des rapports, et qui, d'après le jugement qu'elle en porterait, sollicitât l'individu dans une direction ou dans une autre; sans cette espèce de centralisation il n'y a pas de *moi* possible. Le *sensorium commune* n'existe ni dans la glande pinéale, ni dans le corps calleux, ni dans les ventricules latéraux; il est impossible à l'anatomiste de le démontrer par la dissection, au physiologiste par des mutilations partielles. Comment arriver, par l'action multipliée et combinée des diverses facultés, à un résultat simple? n'y aurait-il pasconfusion dans l'esprit? débrouillerait-on ce qui appartient à une faculté ou à une autre? la pensée serait un chaos. Si on considérait comme forces primordiales les proéminences du cerveau, et si on arrivait à concilier, par des hypothèses sans nombre, leur action avec l'unité du *moi*, cette solution, si elle était possible, ne serait applicable qu'aux facultés situées sur la ligne médiane, celles qui sont doubles s'y refu-

seraient. L'esprit comprend difficilement comment deux forces, avec la simultanéité d'action la plus parfaite, ne donnent qu'une sensation; comment avec deux yeux on ne voit qu'un objet. Les physiologistes ont été assez heureux dans l'explication de ce phénomène; ils ont invoqué l'entre-croisement des nerfs optiques. Mais comment avec deux oreilles ne perçoit-on qu'un son? la difficulté est la même, et la première solution ne lui est pas applicable, les nerfs acoustiques ne s'entre-croisent pas.

Des hommes, qui semblent avoir pour mission dans ce monde de s'effrayer à toutes les nouvelles découvertes, et d'épouvanter les autres, ont accusé les sciences naturelles de proclamer des résultats qui paraissent en opposition avec les croyances reçues, et renverser même les bases de la société. Si les sciences procèdent avec des faits bien observés, et qui recevront la sanction des siècles, loin de nuire aux idées reçues ils les fortifient; et si jamais l'observation exacte de la nature conduit à des croyances opposées, c'est qu'on en a déduit des conséquences qui n'en découlaient pas; car si elles étaient vraies, il faudrait en conclure que notre morale est fausse, parce qu'il est impossible d'admettre une morale qui ne prenne pas sa source dans les lois primordiales de l'organisme. Mais comment ne pas repousser une doctrine qui admet un penchant au vol, un instinct carnassier?

La nature n'a rien créé de mauvais, et la première partie du paradoxe de Rousseau est vraie : L'homme est né bon; toutes les facultés qui lui ont été données doivent tourner à son bonheur et à celui de ses semblables; si l'on voit le contraire, il faut s'en prendre à l'abus qu'il en a fait. C'est ainsi que le sentiment de la propriété, qui consiste à regarder comme à nous et à conserver ce que nous avons acquis, s'exagère quelquefois au point de nous pousser à nous approprier le bien d'autrui; ainsi donc le penchant à voler n'est que l'exagération d'un sentiment primitif moral et nécessaire à l'homme. Le penchant au meurtre est nécessaire aux animaux carnassiers; il faut bien qu'ils aient dans leur organisation un instinct qui les pousse à se

saisir de leur proie pour s'en nourrir. L'homme partage avec certains animaux le besoin de se nourrir de chair ; il est primitivement chasseur; il était donc nécessaire à la conservation de son existence qu'il eût ce penchant; mais quand il s'arme froidement du poignard de l'assassin pour égorger son semblable, il dépasse son organisation et devient un objet d'horreur. C'est une erreur de confondre le meurtre avec l'homicide.

On ne réfléchit pas assez que les actions sont rarement le résultat d'un seul organe; que l'homme, possédant le plus grand nombre de facultés, est l'être le plus libre, parce qu'il peut opposer à la prédominance de l'une l'action simultanée des autres, les tempérer réciproquement, et constituer cet équilibre moral nécessaire à l'exercice de sa liberté. Qu'on admette la table rase d'Aristote, les idées innées de Descartes, les prédispositions organiques de *Gall*, il faut reconnaître des penchans vicieux qui dominent le méchant, et que l'homme vertueux surmonte avec les moyens que l'éducation lui fournit. Où serait la vertu si le vice n'existait pas? où serait la victoire si l'on n'avait pas combattu? Quelle idée se forme-t-on de celui qui, dans le cours d'une longue carrière, a fait automatiquement le bien sans dévier de la ligne invariable que son heureuse organisation lui a tracée? les cent voix de la renommée s'ouvrent-elles pour proclamer son mérite? ne va-t-on pas répétant partout que c'est un homme froid et sans passions. Placez en regard l'homme dont les désirs, les penchans sont impétueux, les déterminations violentes; ah! celui-là n'a pas fait une bonne action qui ne lui ait coûté mille combats; il a été forcé d'appeler à son secours des motifs puisés dans un autre ordre de choses pour faire taire son organisation; il a fouillé dans son cœur, et d'une main ferme il en a arraché une à une les passions mauvaises; il a remplacé le froid égoïsme par des sentimens nobles, l'insensibilité aux malheurs par l'humanité, la colère par la patience et la douceur. Sans doute dans cette lutte il a succombé plus d'une fois, mais il s'est relevé glorieux; il a traversé en tous sens une mer pleine d'écueils, et au milieu du combat de la vie, athlète infatigable, il a mérité la

couronne de la vertu. A lui nos respects! à lui la vénération des siècles!

Le gallisme n'entraîne donc pas la destruction de la liberté; il fait de l'homme l'être social par excellence; et si, à l'exemple d'Helvétius, il n'admet pas l'égalité primitive des intelligences pour tout attribuer à l'éducation, il lui accorde la part qu'elle peut justement revendiquer dans la direction des facultés, et en lui rendant sa véritable destination morale il fait pressentir qu'on devrait s'occuper davantage de développer les qualités du cœur, et qu'il est prétentieux de vouloir apprendre des choses pour lesquelles nous n'avons pas d'aptitude, c'est-à-dire que notre organisation repousse.

L'idéologie moderne, aussi peu certaine dans sa marche que la philosophie ancienne, faisait de vains efforts pour déterminer le nombre des facultés primitives de l'entendement humain; et depuis Aristote jusqu'à Destutt de Tracy et M. Laromiguière, nous ne croyons pas que deux métaphysiciens aient été d'accord; chacun agrandit ou rapetisse à son gré la psychologie de l'homme; Kant même, désespérant de résoudre le problème des idées par les seules lumières de la philosophie, en appelle à la science des médecins. *Gall* a répondu à cet appel; il a prouvé, dans ses immortelles recherches sur le système nerveux du cerveau, que cet organe est seul l'organe de l'intelligence; qu'aucun autre ne partage avec lui ces nobles fonctions; et si à une époque de la physiologie on a placé l'instinct, les passions dans le cœur, le plexus solaire, le centre phrénique, le système nerveux ganglionique, c'est que le système nerveux du cerveau était inconnu, et qu'on ne lui accordait pas la moindre part dans la production des actes les plus relevés de l'économie.

Dans un moment où on oublie si vite les découvertes qui ont fondé une science nouvelle, rappelons qu'il ne faut pas confondre la partie anatomique avec la partie *physiognomonique;* et quand cette dernière serait peu fondée, *Gall* n'en serait pas moins le premier anatomiste du siècle. Quant à la localisation, s'il est difficile, un point circonscrit du cerveau étant donné, et ce point étant partagé par une ligne,

d'affirmer qu'à droite est une faculté, à gauche une autre, pourra-t-on ne pas reconnaître qu'en général les parties antérieures supérieures, les parties latérales et les parties postérieures président à des facultés distinctes? il faudrait ne jamais avoir examiné une tête. Qui ne voit que c'est déjà un pas immense, et que l'analogie nous conduit à faire de nouvelles localisations dans ces quatre grandes coupes? Mais, il faut l'avouer, les localisateurs ont été trop vite, et, plus pressés de compléter l'ouvrage du maître que de soumettre à une nouvelle méthode expérimentale les faits qu'il annonce, ils ont dépassé le terme que le fondateur de la phrénologie leur avait marqué dans l'état actuel de la science, et ils ont peut-être reculé son œuvre par impatience de la répandre.

Peu satisfait des nombreuses hypothèses métaphysiques sur l'entendement, *Gall* renouvelle contre la philosophie de l'*expérience* la guerre qu'elle avait faite au *rationalisme;* et, loin d'admettre que l'entendement est une table rase à son origine, il rejette le péripatéticisme de Bacon, de Locke et de Condillac; il revient aux essences, aux types de Platon, idées innées de Descartes; et jamais l'école cartésienne n'avait donné de preuves plus rigoureuses à l'appui de sa doctrine. Nous disions en commençant que nous n'avions pas fait grand chemin en philosophie; nous voici revenus, au dix-neuvième siècle, à un système que le dix-septième et le dix-huitième ont persifflé, sans se donner la peine d'entendre les explications raisonnables que Descartes donnait à ses contemporains. *Gall* ne s'en tient pas à des notions générales, à des idées abstraites, sans organes; mais il admet une organisation primordiale, invariable dans l'homme, variable dans les diverses espèces d'animaux; organisation innée, condition matérielle de toute psychologie. « Vous ne demanderez plus, « dit-il, quelle est l'origine des arts, des sciences, de la guerre, des « institutions civiles, de la religion, de la morale; c'est Dieu qui vous « a tout révélé, moyennant votre organisation cérébrale. »

Plus les facultés primitives sont indispensables, plus elles sont placées à la base du cerveau ou vers la ligne médiane; celles qui se

prêtent un mutuel secours ou qui sont analogues sont placées les unes près des autres. Les organes communs à l'homme et aux animaux siégent aux parties postérieures inférieures, latérales et antérieures inférieures. Les huit organes qui constituent l'humanité siégent à la région antérieure supérieure, forment le front, qui manque aux animaux. La structure anatomique n'apprenant rien sur les fonctions d'un organe, *Gall* ne chercha pas si le cerveau contient divers appareils; et si plus tard il trouva des organes spéciaux différens, ce ne fut qu'en remontant des phénomènes intellectuels à leur cause, et en s'appuyant sur l'analogie des sens externes, qui ont un système nerveux différent, selon qu'ils sont institués pour nous transmettre les impressions d'une nature différente : l'œil, les rayons lumineux; l'oreille, les ondes sonores. Suivant une route vulgaire, il examina quelle peut être l'organisation d'un poète, d'un musicien, et, après une foule d'observations sur l'homme et les animaux, il conclut que les personnes qui méritaient cette qualification avaient une organisation spéciale à laquelle elles devaient leur talent; que cette organisation ne constituait pas seulement divers appareils dans l'encéphale, mais qu'elle se traduisait sur le crâne par des proéminences que l'œil peut voir, que la main peut toucher : cette partie de l'organologie forme la *crânioscopie*, ou l'art de juger *à priori* des penchans et des aptitudes.

Il semblait que la boîte osseuse, loin d'être modifiée dans sa forme par le développement du cerveau, déterminait au contraire la configuration de celui-ci; mais, en remontant aux premiers mois de la vie fœtale, on voit que le système nerveux encéphalique se développe le premier; qu'il est recouvert d'une membrane muqueuse qui se moule exactement sur lui; et l'ostéogénie nous montre la matière osseuse se déposant sur cette membrane sous forme liquide, se concrétant ensuite par l'addition successive de nouvelles particules terreuses et par la résorption du liquide. Un rapport constant existe entre le cerveau et ses enveloppes osseuses. Dans l'anencéphalie, il y a développement incomplet du crâne; dans l'hydrocéphalie, il y a un agrandissement considérable du contour de la tête; dans l'idiotie, le

crâne est petit ; dans la vieillesse, le cerveau se rapetisse et sa capacité diminue. Il est donc prouvé que l'encéphale imprime aux os qui le protégent la direction dans laquelle ils doivent se développer ; il ne l'est pas moins que plus un organe est développé, plus sa fonction est activée, et que là où l'organe manque la fonction manque de même. Les objections tirées de la difficulté de mettre en pratique l'organologie ne prouvent rien contre sa certitude ; on est émerveillé des résultats que son auteur en obtenait. C'est en vain qu'on objecterait sa sagacité, sa grande habitude : la vérité n'est pas fille de l'erreur ; si son système était faux il n'aurait jamais donné lieu à ces diagnostics moraux qui excitaient l'étonnement et l'admiration des spectateurs. Sans doute la crânioscopie offre de grandes difficultés ; elle devient même impossible dans quelques circonstances : chez le vieillard, où des deux tables osseuses l'interne seule a suivi la diminution du cerveau, l'externe restant la même, mais dans ce cas encore on peut dire ce qu'il a été ; chez les animaux, dont la périphérie crânienne est recouverte de muscles épais. Mais quelle est la science qui n'offre pas son obscurité ? celle de l'homme est-elle donc si facile ? Si on rejetait une méthode par là même qu'elle ne réussit pas dans tous les cas entre les mains de tous ceux qui l'emploient, la médecine existerait-elle ? Si un système, parce qu'il présente des doutes, doit être repoussé, il faut détruire les connaissances humaines, et, nouvel Omar, brûler les livres précieux où elles sont déposées avec leurs imperfections.

La pluralité des organes cérébraux acquiert un haut degré de certitude par les considérations qui suivent : l'esprit, fatigué d'un travail intellectuel soutenu sur un objet, se distrait et retrouve toute son activité en passant à un autre genre de travail. Le poète ne se délasse-t-il pas de sa fatigue à poursuivre une rime qui s'obstine à le fuir, en faisant de la musique ? Le mathématicien, fatigué de rechercher les rapports multiples d'une équation composée, ne se récrée-t-il pas en lisant les tragédies de Racine ? Comment la variété d'occupations dissiperait-elle la contention de l'esprit, si l'encéphale tout entier était

employé à tous les genres de travail ? N'est-il pas certain qu'une partie seule agit, et qu'elle se repose pendant qu'une autre entre en action ? Comment expliquer tous ces faits, dont la vie commune donne de si fréquens exemples, et que l'état morbide du cerveau multiplie aux yeux de l'observateur ? Où sera la solution possible de ces *monomanies* dans lesquelles le malade déraisonne complètement sur un point, et conserve sa raison sur tous les autres ? L'observation clinique ne nous a pas seule initiés à ces faits ; la littérature, dans ses brillantes fictions, nous a peint quelques-uns de ces caractères délirant sur une série d'idées exclusives, et d'un sens profond sur tout ce qui ne s'y rapportait pas. Le héros de Cervantes témoigne hautement de cette folie partielle.

Les idéologues semblent au premier abord se rapprocher de la doctrine de la multiplicité des organes cérébraux par la création des mots intelligence, volonté, liberté, raison, perception, mémoire, jugement, imagination. C'était en quelque sorte la pluralité des organes de l'âme ; mais qu'il y a loin de ces abstractions à l'existence des instincts, des penchans, des sentimens, des talens déterminés ! *Gall* leur reproche d'avoir confondu les attributs des facultés avec les facultés elles-mêmes, de s'être arrêtés à des expressions générales qui en indiquent seulement le mode d'action. Chaque faculté a sa perception, sa mémoire, son jugement, son imagination. L'homme doué du génie le plus vaste peut avoir du jugement, de la mémoire sur un point, et le céder à un esprit borné sur un autre. Le littérateur cite à tous propos les auteurs anciens et modernes ; le bibliomane endort celui qui l'écoute en lui énumérant les titres des bouquins poudreux qu'il entasse sans ordre dans sa bibliothèque ; le géographe redit sans difficulté les lieux d'une latitude à une autre. Si le jugement n'est que le résultat de la comparaison de divers objets, comme on ne peut comparer que des objets connus, il s'ensuit qu'on ne peut avoir que la perception et le jugement relatifs à sa faculté prédominante. Un musicien ne consultera pas un naturaliste sur une partition d'opéra ; un chimiste ne prendra pas conseil d'un poète sur une nouvelle

nomenclature; un mathématicien ne s'en rapportera pas aux calculs d'un peintre pour déterminer la réapparition d'une comète. Le jugement, loin d'être une faculté primitive, n'en est donc que l'exercice; l'instinct ne révèle qu'une impulsion intérieure commune à toutes les facultés; l'intelligence ou éducabilité, commune à l'homme et aux animaux, n'est que la faculté de connaître, variable selon les individus : les uns ont l'intelligence des tons, des couleurs, les autres celle des nombres; la volonté n'est que le résultat d'un jugement : je veux une chose parce qu'une ou plusieurs facultés me poussent à la vouloir, et que je la juge bonne ou utile; la liberté consiste à vouloir ou à ne pas vouloir, après délibération ou jugement, liberté morale qui subsiste dans toute sa plénitude avec l'organologie; la raison n'est encore qu'un jugement des facultés supérieures; la conscience est le plaisir ou la peine attachés à une bonne ou à une mauvaise action. Ce ne sont donc point des facultés primitives, puisqu'elles découlent du jugement, qui lui-même n'est qu'un attribut commun à toutes les facultés fondamentales.

Gall attaque de même les moralistes sur les expressions passions et affections. Il y a autant de passions qu'il y a de facultés; la passion est le summum d'activité d'une faculté : la passion de l'amour, des richesses, de la gloire. Le mot affection ne vaut pas mieux; c'est encore une modification d'une faculté primitive, diversement influencée par des causes externes ou internes : la prétention est une affection du sens de l'orgueil; le repentir, une affection du sens moral; la honte, une affection du sens moral et de la vanité. Ainsi, chacune des vingt-sept facultés primitives perçoit tout ce qui rentre dans la sphère de son activité, garde et renouvelle le souvenir de ce qu'elle a découvert, juge des rapports qu'elle établit, a la puissance de créer par sa propre énergie, sans influence du dehors, fait souffrir quand elle est trop excitée, est impressionnée de diverses manières.

Si la philosophie, au lieu de ce fatras inintelligible qu'elle débite depuis des siècles sur l'entendement, s'était élevée sans considération des organes à cette analyse des facultés de l'esprit, le monde savant,

moins les physiologistes, aurait applaudi, n'en doutons pas, à ce progrès. Ils auraient objecté à cette théorie qu'elle ne reposait que sur des abstractions, et ils auraient répété pour la millième fois qu'il faut, en parlant des actes intellectuels et moraux, tenir compte de l'instrument qui sert à leur production.

Un observateur infatigable passe une partie de sa vie à rassembler des faits innombrables; il ne leur fait dire que ce qu'ils contiennent, et quand un seul paraît attaquer une conséquence que mille autres ont établie, croyant s'être trompé, il renonce à dix ans de veilles et de patience; et si plus tard il se permet de conclure, c'est que, par une nouvelle découverte, il a vu que ce fait mal interprété, loin d'être en opposition avec les autres, les confirmait; il attend encore, il ouvre une route neuve à l'observation, et l'étude des animaux débrouille le mystère de l'homme. Ce n'est qu'appuyé sur le plus grand nombre de preuves qu'il soit donné à un homme de rassembler qu'il publie sa doctrine. C'est cette doctrine, née du génie et de la bonne foi, que des médecins ont voulu flétrir en l'assimilant à la chiromancie; et, chose étrange! ils sont allés chercher dans l'arsenal d'une idéologie qui tombe en lambeaux, et dont on ne veut plus, des armes contre une science qui a le tort impardonnable d'être nouvelle. Et c'est le syllogisme de l'école à la main, au lieu du scalpel, qu'on veut porter les derniers coups à des faits anatomiques? il fallait au moins laisser ce combat de chevalerie aux idéologues. Qu'on nous montre un homme consciencieux, qui ait passé vingt ans à recommencer les expérimentations de *Gall*, et qui soit arrivé à des conclusions opposées, nous abjurons notre croyance.

Quant aux personnes qui ont proféré les mots scandale, immoralité, à l'apparition de l'organologie, qu'elles apprennent que *Gall* a substitué aux systèmes les plus ténébreux sur la nature de l'homme des idées sublimes; nous sommes redevenus le chef-d'œuvre de la création. La déclinaison fortuite des atômes d'Épicure, la cristallisation animale de Bourguet, n'ont pas enfanté le genre humain; nous avons cessé d'être poissons avec Maillet, zoophytes perfectionnés avec Lamarck. *Gall* nous

révèle l'origine et la fin de l'espèce humaine; il nous montre le doigt de Dieu imprimé sur notre front. Passagers sur cette terre, nous accomplissons l'œuvre de l'humanité; et si le Créateur a empreint notre organisation de l'idée de son existence, il a voulu que quelque chose survécût à notre destruction matérielle, puisque le dogme de l'immortalité commence au berceau des peuples.

Traçons rapidement l'histoire de chaque faculté; et, en faisant des vœux pour que la philosophie classique tienne compte dans son enseignement des travaux de *Gall*, posons ce principe auquel nous a conduit l'étude des ressemblances : L'identité physique implique l'identité morale, c'est-à-dire qu'un individu étant donné et son caractère connu, on peut affirmer qu'un autre, qui a la même organisation, a le même genre d'esprit.

1° *Instinct de la génération.* La vie de l'individu étant limitée, il devait avoir dans son organisation une partie qui le sollicitât à se perpétuer dans un être semblable à lui, afin d'assurer la conservation de l'espèce. Cette fonction, en raison de son importance, devait avoir une masse nerveuse qui tînt sous sa dépendance des organes spéciaux dont elle commandât l'action. Le cervelet est le siége de cet organe; très-développé, il forme deux proéminences, l'une de chaque côté et au-dessus de la fossette du cou; il agit avec d'autant plus de violence, que la nature a attaché à sa fonction l'attrait d'un plaisir indicible; s'il exalte quelquefois jusqu'à l'héroïsme, il trouble souvent la raison et plonge dans des excès honteux et des désordres nuisibles à la société. Dans l'enfant, où ce penchant est nul, le cervelet est très-petit; des désirs érotiques se sont fait sentir chez des eunuques et chez des femmes qui n'avaient pas d'utérus. La nuque des animaux est chaude et gonflée pendant la saison du rut. Il résulte des expériences de M. *Ségalas*, que la moelle épinière partage avec le cervelet cette prérogative; si, après avoir décapité un cabiais, on introduit une tige métallique dans le canal vertébral, une éjaculation spermatique a lieu instantanément. D'autres physiologistes ont encore considéré le cer-

velet comme un organe d'équilibration dans les mouvemens de translation.

2° *Amour de la progéniture.* Le vœu de la nature ne se bornait pas seulement à la procréation des êtres, il s'étendait aussi à leur conservation. Une faiblesse native réclamait des soins impérieux. L'amour maternel est seul capable de ces dévouemens sublimes dont les animaux donnent tant d'exemples : la poule combat et meurt pour son poussin; la mère se précipite au milieu des flammes, arrache son fils à la mort, puis expire en le pressant sur son sein. Un trop grand développement de cet organe produit un amour aveugle pour les enfans, rend esclave de leurs caprices, et devient funeste à leur éducation. Sa dépression constitue les mères dénaturées, et conduit à l'infanticide. Différent du premier, il est plus impérieux chez les femelles; il est placé au-dessus de lui, de chaque côté de la ligne médiane.

3° *Organe de l'attachement.* Placé à la hauteur et en dehors de celui de la maternité, il semble en être la continuation. Il concourt avec les deux précédens à la sociabilité; il est la source des sympathies qui unissent les êtres; il renouvelle de nos jours ces scènes d'amitié que le poète de Mantoue a chantées; il nous attache aux objets qui nous environnent. Qui ne connaît le charme attaché aux lieux qui nous ont vus naître? Son trop d'énergie donne lieu à la nostalgie; en vain l'image sacrée de la patrie s'offre au jeune soldat; insensible à la gloire de la défendre, il succombe, et sa dernière pensée est pour sa chaumière. Le manque d'activité de cet organe conduit à l'insociabilité.

4° *Instinct de la défense de soi-même et de sa propriété.* Cet organe est placé immédiatement derrière et au niveau des oreilles. Environnés de mille causes de destruction, obligés pour leur conservation d'avoir des alimens, une habitation, etc., l'homme et les animaux réclamaient impérieusement un instinct qui les poussât à garder ce qu'ils

avaient acquis, et à se défendre eux-mêmes. Son grand développement produit ces duellistes de profession dont la France a conservé le triste privilége; la guerre, aussi ancienne que le genre humain, paraît tenir à ce penchant. La poltronnerie vient d'une négation de cette proéminence, qui donne en arrière une forme bombée à la tête du querelleur, et plus aplatie à celle du poltron, qui gratte son oreille pour exciter son courage. On a remarqué que les chevaux dont les oreilles sont très-écartées ne sont pas ombrageux.

5° *Instinct carnassier*. Dans la région temporo-pariétale, au-dessus de l'oreille et derrière le trou auditif. Nécessaire, comme nous l'avons dit, aux animaux qui se nourrissent de chair, il a trop souvent des conséquences qui épouvantent la société. C'est son plus ou moins d'énergie qui fait que sur un champ de bataille tel combattant s'anime à la vue du carnage, et tel autre porte des coups mal assurés. C'est à son trop grand développement qu'il faut rapporter ces différences hideuses que présentent les assassins : l'un invente de nouvelles tortures pour sa victime, se repaît de ses souffrances; un autre, après l'avoir frappée, lui déchire les entrailles, et s'abreuve de son sang. Ils éprouvent du plaisir à se rappeler leurs crimes et à les raconter, loin de s'en repentir. Un homme était en rapport avec tous les exécuteurs; il voyageait continuellement pour assister aux supplices; il nourrissait des animaux pour le plaisir de les tuer. Cet exemple et le suivant prouvent qu'on peut avoir cet instinct sans être assassin. *Lacondamine* assistait à toutes les exécutions : perçant un jour la foule pour voir le patient de plus près, le bourreau lui fit faire place, en disant : Laissez passer Monsieur, c'est un amateur. Un homme qu'on suppliciait est pris de grands éclats de rire; on lui en demande la raison : il répond qu'il ne peut s'empêcher de rire en pensant à la grimace que faisait un fondeur de cuillers pendant qu'il lui coulait de l'étain dans la bouche. Lacénaire donne une théorie complète de l'assassinat, l'érige en spéculation; il se complaît à multiplier les détails les plus dégoûtans; il fait du matérialisme le jour de son exécution, et meurt en lâche. L'étude des

crânes nationaux confirme les idées de *Gall;* les Indous et les Guèbres, qui ont cette partie de la tête peu prononcée, n'ont pas les mœurs féroces des Caraïbes et des Papous, chez lesquels cette proéminence est marquée.

6° *Organe de la ruse.* Un peu en avant et au-dessus de celui de la destruction. Qui ne connaît les ruses qu'emploient les animaux pour éviter leur ennemi ou saisir leur proie? Le renard chasse devant lui le lapin, qui se prend au piége, et le sauve du danger; l'araignée aquatique file sous l'eau une toile de forme demi-sphérique, se place dessous en embuscade, et saisit des insectes qui passent près de cet affût. Les ruses de la vie commune, les parjures des princes, les perfidies de cour, les hypocrisies du cloître, découlent de cet organe. Combiné avec des facultés supérieures, il fait les grands diplomates, Charles-Quint, Louis XI; les grands capitaines, Annibal, Napoléon. Dominant chez un peuple, il lui imprime un caractère d'astuce tout particulier.

7° *Penchant au vol.* On a dit que ce sentiment n'est pas primitif, puisqu'il suppose la propriété : ce qu'il y a de certain, c'est que l'abeille fond sur l'agresseur de sa ruche; qu'une troupe de chamois établie sur une montagne en chasse les autres. Il est vrai que dans l'état sauvage un grand nombre d'animaux peuvent s'en passer, la nature leur offrant ce qui leur est nécessaire : il n'en est pas de même dans notre état social; il exerce un tel ascendant sur les individus dont les facultés supérieures sont peu développées, qu'ils sont incorrigibles. Il paraît héréditaire dans quelques familles. M. de Jouy rapporte, dans ses Ermites en prison, qu'un homme, après avoir volé une somme considérable, aperçoit en sortant un objet de peu de valeur; il rentre pour s'en emparer, et est pris sur le fait. Un individu en proie à ce penchant se fait militaire pour ne pas s'y livrer si facilement; il vole: il est sur le point d'être pendu; il se fait capucin, et vole dans le cloître. Un médecin ne sortait point de chez ses ma-

lades sans leur emporter quelque chose. Un moribond vole la tabatière de son confesseur, qui l'exhortait à la pénitence. Uni à l'organe du meurtre, il fait les voleurs à main armée. Il s'étend depuis le précédent jusqu'à peu de distance du bord externe de l'arcade supérieure de l'orbite.

8° *Organe des hauteurs, orgueil.* L'instinct qui, dans les espèces animales, détermine le choix d'une habitation paraît être le même que celui qui constitue l'élévation morale chez l'homme. Piron monte sur une échelle pour peindre le caractère altier de Gustave Vasa. Cet organe est développé dans le chevreuil, le chamois, le bouquetin, certaines espèces d'aigles et de faucons; le parallèle de la perdrix de montagne et de celle de la plaine démontre que sa proéminence est en raison directe de la hauteur des lieux qu'habitent ces animaux. Il est dans l'homme la source féconde de ces mouvemens nobles qui le portent à immortaliser son nom dans les sciences, les lettres, les arts et la guerre; trop actif, il produit la fierté, la présomption, le mépris des autres. Le fou qui a cette organisation se croit empereur, Mahomet, Dieu. Il est situé sur la ligne médiane, un peu au-dessous et derrière le sommet de la tête. L'orgueilleux marche les yeux élevés, la tête haute.

9° *Vanité.* La nature a donné ce sentiment à un grand nombre d'animaux : le paon étale son brillant plumage aux yeux charmés du spectateur; le cheval qui court dans le cirque s'anime au bruit des applaudissemens; celui que montait Napoléon faisait voir par un pas superbe qu'il portait l'empereur. Si l'orgueil est le partage de quelques âmes fortes, la vanité est celui de tous; le noble se pare de ses parchemins, le guerrier de ses décorations; le riche est vain de sa fortune; le ministre, d'un projet de loi qui sera rejeté; la vieille coquette, des hommages d'autrefois ; l'humble anachorète cache peut-être dans sa longue barbe autant de vanité que le prélat sous sa mitre. Du reste ce sentiment est utile à la société, en ce qu'il sollicite à des actes qui méritent son approbation; *Gall* lui rapporte la jalousie. De chaque côté de l'organe précédent.

10° *Circonspection, prévoyance.* L'homme et les animaux avaient besoin, pour leur conservation, de se prémunir contre des événemens dont l'imprévoyance n'eût pas été sans danger. La fourmi et l'abeille font pendant l'été des provisions pour l'hiver; l'écureuil met en réserve des glands et des noisettes dans les troncs des vieux arbres. Cet organe, uni à des facultés supérieures, produit ces profonds politiques qui déterminent le temps où telle loi sera utile à un peuple, les grands capitaines qui conduisent une opération stratégique avec cette sagesse qui en assure le succès. Les aberrations de cet organe constituent l'homme léger, étourdi, pour lequel l'avenir est dans le présent, et qui ne réfléchit pas aux malheurs qu'il se prépare; son trop d'activité rend incertain, pusillanime, et dispose au suicide. Il présente une double élévation vers le milieu des pariétaux, au-dessus et en arrière de celui de la ruse.

11° *Mémoire des choses, éducabilité.* C'est une erreur de croire que les animaux sont à leur naissance ce qu'ils seront plus tard; leur développement s'accompagne des changemens qui apparaissent aux divers âges de l'homme; ils acquièrent par l'éducation des qualités qu'ils n'auraient pas sans elle. Le chien de chasse de race pure réclame des soins qui perfectionnent ses dispositions naturelles; cette perfectibilité, qui atteint dans l'homme un si haut degré, a cependant des bornes qu'il ne franchira pas. Cet organe trop développé jette les individus et les peuples dans une mobilité continuelle d'opinions et de coutumes; trop peu, il les condamne à rester immobiles au milieu des progrès. Il est formé d'une proéminence qui part de la racine du nez, s'allonge jusque vers le milieu du front, et s'élargit de chaque côté de la ligne médiane.

12° *Sens des localités.* C'est à cette disposition que sont dues les migrations des tribus nomades, des poissons, de quelques quadrupèdes, des oiseaux voyageurs à des époques déterminées. Le rossignol que l'on tient en cage s'agite au temps marqué pour les voyages; l'équinoxe du printemps nous ramène la même hirondelle que l'équinoxe d'automne nous avait enlevée; le chien qu'un maître inhumain veut

perdre revient par des chemins inconnus. Cette faculté chez l'homme est opposée à la vie sédentaire, lui fait entreprendre de longs voyages, le rend cosmopolite; elle contribue à former les paysagistes, les topographes, les navigateurs célèbres : il n'est bien qu'où il n'est pas, s'applique à ces organisations. Un peu au-dessus des arcades sourcilières, plus ou moins rapproché de la ligne médiane.

13° *Mémoire des personnes.* C'est par ce sens que le chien ou tout autre animal reconnaît son maître, celui dont il a essuyé de bons ou de mauvais traitemens; que l'agneau séparé de sa mère la retrouve au milieu d'un nombreux troupeau; c'est par lui que telle personne en reconnaît une autre pour l'avoir vue une seule fois ; il donne au peintre la réputation de faire des portraits d'une ressemblance frappante ; à quelques écrivains, celle d'être ennuyeux à force de détails sur les personnages qu'ils font poser. L'abaissement de l'angle interne de l'œil annonce cette disposition.

14° *Mémoire verbale, sens des mots.* Il n'est personne qui n'ait été témoin de ces mémoires prodigieuses capables de retenir des morceaux de longue haleine après une ou deux lectures, tandis que d'autres ne peuvent s'astreindre au mot à mot et ne retiennent que le sens. Les hommes qui s'occupent d'histoire naturelle, de nomenclature, de terminologie, sont doués de la première; de grands yeux à fleur de tête, un peu rejetés en dehors, sont l'indice de cette faculté qui peut exister avec des yeux ordinaires, mais alors la partie inférieure de l'arcade orbitaire est très-bombée et forme une espèce d'auvent.

15° *Sens du langage.* Si un langage instinctif était nécessaire aux animaux pour établir des relations entre les individus d'une même espèce, combien n'était-il pas indispensable à l'homme d'attacher un signe à ses idées pour les faire passer dans l'esprit des autres et les conserver. L'origine d'une langue primitive est enveloppée d'une obscurité que la dissidence des opinions ne dissipera pas de long-

temps. Condillac soutient que l'homme a inventé le langage; J.-J. Rousseau, convaincu que les langues n'ont pu naître et s'établir par des moyens purement humains, dit : « Je crois que la parole a été fort nécessaire pour inventer la parole. » A quoi M. de Bonald ajoute : « Que l'homme pense sa parole avant de parler sa pensée. » Les hommes chez lesquels on remarque cette conformation ont ce qu'on appelle le don des langues; l'antiquité se dévoile à leurs yeux; ils font jaillir la lumière de la nuit des siècles, et à l'aide de l'idiome ils font revivre en quelque sorte les générations éteintes, nous initient à leurs mœurs, à leurs coutumes, à leurs richesses littéraires; ils sont propres à être bibliothécaires, compilateurs, à écrire l'histoire générale et à rédiger des dictionnaires. Des yeux grands à fleur de tête, déprimés vers le bas, sont le signe de l'aptitude à la philologie.

16° *Sens des rapports des couleurs, talent de la peinture.* Le sens de la vue ne semble avoir été donné aux espèces animales que parce qu'il est nécessaire à leur existence matérielle; mais dans notre espèce, indépendamment de ce but, il est la source d'une foule de jouissances morales. Qui peut rester insensible à une prairie émaillée de fleurs et de verdure, à un site charmant? Ces délicieux souvenirs ne quittent plus ; on cherche à leur donner une expression, une vie, et le pinceau de l'artiste les reproduit avec la fidélité que promettent son talent et la vivacité de ses impressions. Telle est l'origine de la peinture ; elle explique le goût qu'ont certains peuples pour certaines couleurs, les différences des diverses écoles, le coloris de chaque artiste, la prédilection des Chinois et des Flamands pour les décors qui surchargent leurs demeures, la passion de certaines personnes pour les fleurs et les habillemens de couleurs vives et variées. La dépression de cet organe rend étranger à l'harmonie des couleurs; il est situé dans la partie du front qui correspond immédiatement au-dessus du milieu de l'œil.

17° *Talent de la musique.* Si le tigre ne s'apprivoise plus aux sons

de la lyre d'Orphée, on ne peut nier au moins que les animaux ne soient sensibles à la musique. Parmi eux une classe seule compose et exécute des airs variés : il n'y a que chez les oiseaux chanteurs que cette faculté prédomine ; dans les autres elle rentre tout à fait dans le langage affectif, ne produit que des cris modifiés selon la sensibilité de l'individu. L'homme, qui développe les dons de la nature avec toute la supériorité de son intelligence, a fait de la musique un art délicieux ; elle peint l'ivresse de l'amour, l'exaltation du patriotisme, la fureur guerrière ; elle préludait à la victoire de nos braves aux champs de Marengo. *Gall* fait remarquer que cette faculté se rapporte à la composition musicale plutôt qu'à son exécution. Cet organe très-développé produit les Mozart, les Rossini, etc. ; il est situé immédiatement au-dessus de l'angle externe de l'œil.

18° *Talent des mathématiques*. Le sens des rapports des nombres, inutile au plus grand nombre des espèces, l'était au moins à celles qui vivent en société nombreuse ; la faculté de se compter leur devenait nécessaire pour s'assurer de la présence ou de l'absence des membres de la famille. La perdrix chaque soir, pour rassembler ses petits dispersés par le chasseur, jette un cri, et ne cesse que quand tous les perdreaux ont répondu à l'appel. On s'est assuré que la pie compte jusqu'à cinq ; cet organe est donc peu développé. Mais dans l'homme il arrive à ce haut degré de perfection qui permet de remonter à l'origine du monde, de calculer la marche des siècles, la révolution des astres ; il s'associe à toutes nos connaissances, il en fait même la base. Un âge tendre le révèle dans Pascal avec une grande énergie. Il a cela de particulier qu'il survit à la détérioration des organes, et qu'il absorbe toutes les autres facultés. M. de Lagny, sur le point d'expirer, répond à Maupertuis, qui l'interrogeait, que le carré de 12 est 144. Les grands mathématiciens, selon *Gall*, ont la moitié externe de l'arcade orbitaire en ligne droite, et l'angle de l'œil débordant la partie antérieure des tempes.

19° *Sens de la mécanique.* Protubérance arrondie et placée dans la région temporale, derrière l'œil ou un peu plus haut. Au sens des constructions se rapportent la mécanique, le dessin, la sculpture et l'architecture : Vaucanson fait un canard qui mange et qui digère ; le père Vincent, d'un village des Vosges, passant dans une rue de Plombières, est frappé des sons d'un piano : il demande à examiner l'instrument, rentre chez lui, et en fait un pareil. Généralement répandu, il est, à notre avis, la preuve la plus forte à l'appui de l'opinion qui regarde les arts comme une institution de la nature. Tous les animaux ayant besoin d'un abri, ce sentiment est primitif. Qui a appris au castor à bâtir sa maison? qui a donné aux oiseaux la puissance de nous étonner par la merveilleuse construction de leurs nids? le Créateur, sans doute? Pourquoi nieriez-vous de l'homme ce qui est des autres êtres? ne voyez-vous pas que vos divers ordres d'architecture découlent d'une nécessité primordiale, universelle, celle d'une habitation? que vous n'avez fait qu'ajouter le prestige des arts à une ébauche? Si des milliers d'années n'ont pas modifié les constructions des animaux, c'est que leur expérience meurt avec eux. Qui vous assure que sans une langue bien faite, et des caractères pour la fixer, vous ne verriez pas à la place du palais de Versailles la tanière enfumée d'un Samoïède?

20° *Sagacité comparative.* Cette faculté, comme celles qui suivent, est exclusive à notre espèce ; elle joue un grand rôle dans l'acquisition de nos connaissances, en nous conduisant d'une analogie à une autre par des comparaisons successives. Par elle l'écrivain enrichit son style de métaphores, le fabuliste de rapprochemens heureux. Dans les troubles publics, elle produit cette éloquence populaire dénuée d'ornemens, mais qui par des comparaisons simples porte la conviction dans les masses et les entraîne. Le langage emblématique peut lui être rapporté. Son organe est une protubérance qui commence à la partie supérieure du front sur la ligne médiane, et descend en forme de cône renversé jusque vers le milieu.

21° *Esprit métaphysique.* Les hommes doués de cette organisation s'élancent avec audace dans les régions abstraites de l'intelligence; dominés par cet esprit de généralisation, ils affectent un orgueilleux dédain pour les sciences positives; ils substituent les principes hypothétiques à la réalité; et, laissant aux esprits étroits l'interprétation des faits naturels, nouveaux Titans ils escaladent les cieux et s'y cachent pour se dérober aux intelligences ordinaires. Que d'argumens entassés pour édifier des systèmes en honneur aujourd'hui et oubliés demain! heureux encore s'ils n'avaient fait que retarder le progrès des sciences naturelles! mais souvent, en mêlant les intérêts d'en haut à leurs rêveries, ils ont armé des sectes contre des sectes. Cet organe, formé de deux proéminences placées de chaque côté du précédent, paraît en être une continuité.

22° *Esprit de saillie, bel-esprit.* Le *castigat ridendo mores* paraît applicable à cette faculté. Peut-être la nature ne nous l'a-t-elle donnée que dans l'intention bienveillante de nous exciter à la gaîté, de corriger les travers de notre amour-propre et de notre vanité. Il est douteux que le penchant de certains animaux à imiter les cris et les attitudes des autres soit fondé sur cette disposition. Dans l'espèce humaine elle constitue chez les individus et les peuples cette gaîté enjouée, ces réparties fines dont Paris donne l'exemple. Rien ne résiste à un bon mot et au plaisir de l'avoir trouvé. On lui sacrifie quelquefois une ancienne amitié. Cet esprit malin, grandissant avec les circonstances, devient redoutable au despotisme, et prépare la révolution des empires lorsqu'armé du sarcasme sanglant il imprime son stigmate au front de ceux qui trompent les peuples. Son organe est placé en dehors et à peu près sur la même ligne que le précédent.

23° *Talent poétique.* Qui doute que la poésie ne soit une espèce de révélation? Le législateur du Parnasse ne condamne-t-il pas à l'oubli ceux que leur astre n'a pas formés poètes en naissant. Ce langage des

dieux est le privilége d'un petit nombre; on peut le parler sans mesure et sans rime. Fénelon est poète en prose. Buffon, qui n'avait pas le courage de lire de suite dix vers de Racine, est souvent poète. La poésie est donc l'art de peindre ses pensées en traits de feu. Quel était le but de la nature dans la création de cette faculté? Celui de chanter son auteur; celui d'adoucir les mœurs des sociétés naissantes, en faisant passer dans l'esprit des autres le saint enthousiasme qui transporte le poète. Son organe est placé dans la partie supérieure et latérale de la tête, un peu au-dessus des tempes.

24° *Sens moral; sentiment du juste et de l'injuste.* On objecte que ce qui est juste dans un pays cesse de l'être dans un autre. On prend ici le résultat de la législation pour celui de la nature; il faudrait conclure que, dans l'état imparfait de nos sociétés, les lois sont souvent en opposition avec l'organisation, qu'elles constituent même des délits et des crimes qui ne sont pas en nous. En quel lieu de la terre la compassion aux misères des autres, l'empressement à les alléger ne sont-ils pas des vertus? Chez aucun peuple, violer sa promesse, être ingrat envers son bienfaiteur, assassiner, ne sont des actions honnêtes. Ce sentiment est le lien de l'humanité : inné en nous par une vue bienveillante de la nature, pourquoi faut-il qu'il soit étouffé par les passions, et qu'on voie l'homme se vanter quelquefois des actions les plus épouvantables! Cet organe est placé sur la ligne médiane, à la partie supérieure et antérieure du frontal.

25° *Mimique, faculté d'imiter.* Chez les peuples naissans où la langue était peu étendue, il était nécessaire de la remplacer par un langage d'action. C'est par lui que Roscius traduisait en gestes les plus beaux morceaux de Cicéron. Lorsqu'à des pensées justes et brillantes l'orateur joint l'éloquence du geste, il séduit la multitude. Les grands acteurs lui doivent les tonnerres d'applaudissemens qui les accueillent; les artistes, la vie et la vérité qui brillent dans leurs compositions. Quelques espèces de singes et d'oiseaux possèdent ce talent.

Une proéminence placée un peu en arrière et à côté de l'organe précédent en est l'indice.

26° *Fermeté, constance.* L'homme doué de cette organisation poursuit ses entreprises avec une infatigable persévérance; son énergie grandit avec les difficultés; s'il rêve l'indépendance de son pays, il ne craindra pas d'engager une lutte inégale. La liberté est son idole; mais si, devançant la marche du temps, il ne peut faire triompher son opinion, il scellera du moins de son sang la sainteté de sa cause. Le développement des facultés supérieures imprime à ce penchant une direction utile; sans cela il dégénère en une opiniâtreté stupide. La dépression de cet organe rend inconstant. Il se trouve au sommet de la tête, en arrière du suivant.

27° *Dieu et la religion ; théosophie.* Sur la ligne médiane de la partie moyenne du front, au sommet de la tête. C'est avec bonheur qu'on trouve inné dans l'homme le sentiment qui le porte à l'adoration de la Divinité, à la vénération des parens et des vieillards, qui en sont l'image. Mais laissons parler *Gall.* « Comment des nations si différentes de mœurs entre elles, si éloignées dans leur manière de penser, qui, dans les choses les plus nécessaires à la vie, ont conçu des idées si disparates, auraient-elles cependant pu s'accorder sur l'existence d'un Être suprême et sur un culte religieux, si l'auteur de l'univers n'en eût gravé le sentiment dans le cœur de tous les hommes, si Dieu n'en avait pas empreint l'organisation de l'espèce humaine?

« Il est constant que, dans tous les temps et partout sur la terre, l'organisation de l'homme l'a conduit à la connaissance d'un être suprême; il est constant que partout et dans tous les temps l'homme sent sa dépendance d'une première puissance; que toujours et partout il sent le besoin d'avoir recours à un Dieu et de lui rendre hommage... Qui oserait penser que ce seul sentiment, ce seul organe fût privé de son objet dans le monde extérieur? Non, la nature ne peut pas à ce point abuser l'homme dans son intérêt le plus important!

Il est un Dieu, parce qu'il existe un organe pour le connaître et pour l'adorer. »

PROPOSITIONS.

I.

La sensibilité et la contractilité, étant augmentées dans un point, le sont bientôt dans plusieurs autres : c'est la sympathie. (M. *Broussais*, Examen des doct., t. I[er], prop. 6.)

II.

L'inflammation excite souvent plus de douleur dans les parties où les irritations sympathiques se manifestent, que dans son propre foyer. (*Idem*, 102.)

III.

Il est toujours dangereux de ne pas arrêter une inflammation dans son début; car les crises sont des efforts violens, et souvent dangereux, que la nature déploie pour soustraire l'économie à un grand danger; il est donc utile de les prévenir, et imprudent de les attendre. (*Idem*, 262.)

IV.

L'état crétacé des artères est une cause d'hémorrhagie ; il en est de même de l'hypertrophie du ventricule gauche. (M. *Bouillaud*, Clinique du 26 juin 1835.)

V.

L'hémorrhagie des corps striés paralyse les membres inférieurs ; celle de la couche optique, les supérieurs ; celle des lobes antérieurs ôte la faculté d'articuler des sons, le mouvement de la langue restant libre ; celle de la protubérance annulaire, de la moelle alongée, peut donner lieu à une mort subite sans lésion du cerveau, avec une respiration stertoreuse et un état comateux. (*Idem.*)

FIN.